

William Marx

19 mars 2024

La contre-société des lecteurs

Comment lire ?



Uncritical Reading

Michael Warner

I

Students who come to my literature classes, I find, read in all the ways they aren't supposed to. They identify with characters. They fall in love with authors. They mime what they take to be authorized sentiment. They stock themselves with material for showing off, or for performing class membership. They shop around among taste-publics, venturing into social worlds of fanhood and geekdom. They warm with pride over the national heritage. They thrill at the exotic and take reassurance in the familiar. They condemn as boring what they don't already recognize. They look for representations that will remediate stigma by giving them "positive self-images." They cultivate reverence and piety. They try to anticipate what the teacher wants, and sometimes to one-up the other students. They grope for the clichés that they are sure the text comes down to. Their attention wanders; they skim; they skip around. They mark pages with pink and yellow highlighters. They get caught up in suspense. They laugh; they cry. They get aroused (and stay quiet about it in class). They lose themselves in books, distracting themselves from everything else, especially homework like the reading I assign.

My work is cut out for me. My job is to teach them critical reading, but all these modes of their actual reading—and one could list countless more—will tend to be classified as uncritical reading. What does it mean to teach critical reading, as opposed to all other kinds of reading? Are there any other kinds that can or should be taught?

Les étudiants qui viennent à mes cours de littérature, je le constate, lisent exactement à l'inverse de ce qu'il faudrait. Ils s'identifient aux personnages. Ils tombent amoureux des auteurs. Ils miment les sentiments auxquels ils se croient autorisés. Ils se procurent des ouvrages pour se faire valoir ou pour faire valoir leur appartenance à un groupe. Ils font leur marché parmi les différentes communautés d'amateurs, s'aventurant dans les mondes sociaux de la fansphère et des œuvres et auteurs cultes. Ils s'enorgueillissent du patrimoine national. Ils frissonnent devant l'exotisme et se rassurent avec ce qui leur est familier. Ils condamnent comme ennuyeux ce qu'ils ne connaissent pas déjà. Ils recherchent des représentations qui remédient à la stigmatisation en leur donnant une « image positive d'eux-mêmes ». Ils cultivent la révérence et la piété. Ils essaient d'anticiper ce que veut l'enseignant, et parfois de surpasser les autres élèves. Ils cherchent à tout prix les clichés auxquels ils sont sûrs que le texte se résume. Leur attention vagabonde, ils survolent, ils sautent des pages. Ils marquent les pages avec des surligneurs roses et jaunes. Ils sont pris par le suspense. Ils rient, ils pleurent. Ils sont sexuellement excités (et n'en parlent pas en classe). Ils se perdent dans les livres, se détournant de tout le reste, en particulier des lectures obligatoires que je leur donne.

J'ai du pain sur la planche. Mon travail consiste à leur enseigner la lecture critique, mais toutes ces façons concrètes qu'ils ont de lire – et on pourrait poursuivre la liste indéfiniment – auront tendance à être classées comme de la lecture non critique. Que signifie enseigner la lecture critique, par opposition à tous les autres types de lecture ? Y a-t-il d'autres types de lecture qui peuvent ou doivent être enseignés ?

Michael Warner, « Uncritical Reading » (2004)

1

Uncritical Reading

Michael Warner

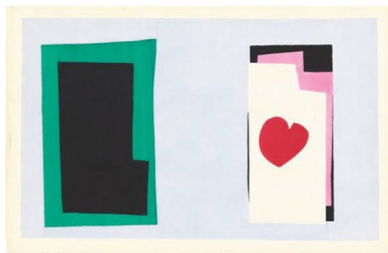
I Students who come to my literature classes, I find, read in all the ways they aren't supposed to. They identify with characters. They fall in love with authors. They mime what they take to be authorized sentiment. They stock themselves with material for showing off, or for performing class membership. They shop around among taste-publics, venturing into social worlds of fanhood and geekdom. They warm with pride over the national heritage. They thrill at the exotic and take reassurance in the familiar. They condemn as boring what they don't already recognize. They look for representations that will remediate stigma by giving them "positive self-images." They cultivate reverence and piety. They try to anticipate what the teacher wants, and sometimes to one-up the other students. They grope for the clichés that they are sure the text comes down to. Their attention wanders; they skim; they skip around. They mark pages with pink and yellow highlighters. They get caught up in suspense. They laugh; they cry. They get aroused (and stay quiet about it in class). They lose themselves in books, distracting themselves from everything else, especially homework like the reading I assign.

My work is cut out for me. My job is to teach them critical reading, but all these modes of their actual reading—and one could list countless more—will tend to be classified as uncritical reading. What does it mean to teach critical reading, as opposed to all other kinds of reading? Are there any other kinds that can or should be taught?

RITA FELSKI

Hooked

ART AND ATTACHMENT



Andrei Minzétanu

Comment sortir de la « barbarie critique » ? Bruno Latour, prophète de la postcritique

Rita Felski
*Hooked, Art and
Attachment*

Londres et Chicago,
The University of Chicago Press,
2020, 188 p.

Rita Felski et Stephen
Muecke (éd.)
*Latour and
the Humanities*

Baltimore, Johns Hopkins
University Press, 2020, 472 p.

Depuis quelques années, on assiste à la naissance d'une nouvelle école de pensée: la postcritique. En France, ses thèses essentielles ont été clairement présentées, dans un livre manifeste, par Laurent de Sutter: 1. la « critique » est définie minimalement comme un « certain rapport à la pensée » et on assiste aujourd'hui – d'un point de vue épistémologique, pédagogique, institutionnel et professionnel – à son triomphe; 2. ce rapport est un rapport de force dans la mesure où « la pensée doit pouvoir triompher de ce qu'elle pense »; 3. les grands noms de la critique (Kant, Marx, Adorno, etc.) partagent l'idée que l'horizon de la pensée doit être la lucidité et la victoire critique sur l'obscurité; 4. cette pensée nous rend chaque jour plus bêtes et il est urgent de s'en libérer; 5. c'est donc la tâche essentielle que se donne la postcritique, laquelle entend transformer nos rapports au savoir, à la technique, à l'existence, à la morale, à l'art, à la littérature, au droit, à la culture et à la philosophie¹. Aux États-Unis, la

1. L. de Sutter, « Ouverture », dans L. de Sutter (éd.), *Postcritique*,

Car il existe une « société inassociée » des lecteurs.

En lisant ils forment une société sans rencontre, sans religion, sans dieu, sans frontière, sans lien obligé, sans oralité ni chantonnement ni danse ni piétinement dans la présence. Ils ne répondent pas « Présent » à la présence.

Pascal Quignard, « Qu'est-ce qu'un littéraire ? » (2007)

Bien plus, une chose que nous vîmes à une certaine époque, un livre que nous lûmes ne restent pas unis à jamais seulement à ce qu'il y avait autour de nous ; il le reste aussi fidèlement à ce que nous étions alors, il ne peut plus être ressenti, repensé que par la sensibilité, que par la pensée, par la personne que nous étions alors ; si je reprends dans la bibliothèque *François le Champi*, immédiatement en moi un enfant se lève qui prend ma place, qui seul a le droit de lire ce titre : *François le Champi*, et qui le lit comme il le lut alors, avec la même impression du temps qu'il faisait dans le jardin, les mêmes rêves qu'il formait alors sur les pays et sur la vie, la même angoisse du lendemain. Que je revoie une chose d'un autre temps, c'est un jeune homme qui se lèvera. Et ma personne d'aujourd'hui n'est qu'une carrière abandonnée, qui croit que tout ce qu'elle contient est pareil et monotone, mais d'où chaque souvenir, comme un sculpteur de génie, tire des statues innombrables. Je dis : chaque chose que nous revoyons ; car les livres se comportent en cela comme des choses, la manière dont leur dos s'ouvrait, le grain du papier peut avoir gardé en lui un souvenir aussi vif de la façon dont j'imaginai alors Venise et du désir que j'avais d'y aller, que les phrases mêmes des livres. Plus vif même, car celles-ci gênent parfois, comme ces photographies d'un être devant lesquelles on se le rappelle moins bien qu'en se contentant de penser à lui.

Marcel Proust, *Le Temps retrouvé*

Entre les livres simplement plaisans, je trouve des modernes, le *Decameron* de Boccace, Rabelays, et les *Baisers* de Jean Second (s'il les faut loger sous ce tiltre) dignes qu'on s'y amuse. Quant aux *Amadis*, et telles sortes d'escrits, ils n'ont pas eu le credit d'arrester seulement mon enfance. Je diray encore cecy, ou hardiment, ou temerairement, que ceste vieille ame poissante, ne se laisse plus chatouiller, non seulement à l'Arioste, mais encores au bon Ovide : sa facilité, et ses inventions, qui m'ont ravy autresfois, à peine m'entretiennent elles à ceste heure.

Michel de Montaigne, *Essais*, II, 10, « Des livres »

Les procédés de narration destinés à exciter la curiosité ou l'attendrissement, certaines façons de dire qui éveillent l'inquiétude et la mélancolie, et qu'un lecteur un peu instruit reconnaît pour communs à beaucoup de romans, me paraissaient simplement – à moi qui considérais un livre nouveau non comme une chose ayant beaucoup de semblables, mais comme une personne unique, n'ayant de raison d'exister qu'en soi – une émanation troublante de l'essence particulière à *François le Champi*.

Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*

Jan Baetens

À VOIX HAUTE

poésie et lecture publique

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

**ALBERTO
MANGUEL**

UNE HISTOIRE DE LA LECTURE

traduit de l'anglais par Christine Le Boeuf



Quand le curé décréta que c'étaient les livres de chevalerie qui avaient tourné la tête de don Quichotte, l'aubergiste intervint :

– J'ai du mal à le croire. D'après moi, il n'y a pas de meilleurs livres [*letrado*] au monde. J'en ai là deux ou trois, parmi d'autres cahiers, et je peux vous dire qu'ils me font le plus grand bien [*me han dado la vida*]. Et je ne suis pas le seul dans ce cas. Quand vient le temps de la moisson, une foule de moissonneurs se rassemble ici les jours de fête, et il y en a toujours au moins un qui sait lire ; il prend un de ces romans, on se met à plus de trente autour de lui, et on l'écoute avec tant de plaisir qu'on oublie tous nos soucis. J'avoue que, quand j'entends parler de ces terribles coups d'épée que se distribuent les chevaliers, ça me donne envie d'en faire autant, et que je resterais à écouter ces histoires la nuit et le jour.

– Ce qui m'arrangerait, dit la femme, parce que le seul moment où j'ai la paix chez moi, c'est quand on te fait la lecture ; tu es tellement embobiné que tu en oublies de crier.

Cervantès, *Don Quichotte*, I, 32, trad. Aline Schulman

Environné de petites choses volables que je ne regardais même pas, je m'avisai de convoiter un certain petit vin blanc d'Arbois très-joli, dont quelques verres que par-ci, par-là je buvais à table m'avaient fort affriandé. Il était un peu louche ; je croyais savoir bien coller le vin, je m'en vantai : on me confia celui-là : je le collai et le gâtai, mais aux yeux seulement ; il resta toujours agréable à boire, et l'occasion fit que je m'en accommodai de temps en temps de quelques bouteilles pour boire à mon aise en mon petit particulier. Malheureusement je n'ai jamais pu boire sans manger. Comment faire pour avoir du pain ? Il m'était impossible d'en mettre en réserve. En faire acheter par les laquais, c'était me déceler, et presque insulter le maître de la maison. En acheter moi-même, je n'osai jamais. Un beau monsieur l'épée au côté aller chez un boulanger acheter un morceau de pain, cela se pouvait-il ? Enfin je me rappelai le pis-aller d'une grande princesse à qui l'on disait que les paysans n'avaient pas de pain, et qui répondit : Qu'ils mangent de la brioche. J'achetai de la brioche. Encore que de façons pour en venir là ! Sorti seul à ce dessein, je parcourais quelquefois toute la ville, et passais devant trente pâtisseries avant d'entrer chez aucun. Il fallait qu'il n'y eût qu'une seule personne dans la boutique, et que sa physionomie m'attirât beaucoup, pour que j'osasse franchir le pas. Mais aussi quand j'avais une fois ma chère petite brioche, et que, bien enfermé dans ma chambre, j'allais trouver ma bouteille au fond d'une armoire, quelles bonnes petites buvettes je faisais là tout seul en lisant quelques pages de roman ! Car lire en mangeant fut toujours ma fantaisie, au défaut d'un tête-à-tête : c'est le supplément de la société qui me manque. Je dévore alternativement une page et un morceau : c'est comme si mon livre dînait avec moi.

Rousseau vécut à Môtiers. Môtiers est n'importe quel lieu où le littéraire réside. Marie-Madeleine de Brémond d'Ars surgit soudain à Môtiers. Elle cherche Rousseau. Elle le trouve enfin des ciseaux à la main parmi les fleurs. En toute hâte, en bafouillant presque, elle lui dit qu'il fallait qu'il s'enfuît toutes affaires cessantes en Angleterre tant l'orage s'amoncelait sur son nom. Marie-Madeleine ne lui cache pas la vérité :

– La société ne vous pardonnera jamais votre désir de solitude.

Pascal Quignard, « Qu'est-ce qu'un littéraire ? » (2007)

C'est dans cette maison que je découvre que mon père est un lecteur passionné. Il passe tous ses après-midis et ses soirées assis dans la cuisine, seul, à lire des romans policiers. Jusqu'ici, en trente années, je ne l'avais jamais vu lire un livre. À présent qu'il est enfin retraité, qu'il a obtenu ce qu'il espérait depuis si longtemps, ne plus travailler, il ne fait plus qu'une seule chose : lire. Il en a toujours rêvé, voilà, ça y est, le paradis commence : il lit autant qu'il veut.

Il achète tous ses livres d'occasion, dans des brocantes ou des solderies. Le plus souvent, il les paie un euro pièce, il peut ainsi en avoir autant qu'il veut, et en lire un ou deux nouveaux chaque jour. Ce sont des poches, ou des grands formats, des polars, parfois des collections à succès, des romans d'aventures, d'espionnage, évasion facile et chaque fois merveilleuse. Lire, c'est le suprême plaisir, la suprême liberté, personne ne peut vous poursuivre à l'intérieur de votre lecture, et surtout pas les anciens supérieurs au travail, les directeurs d'agence, les délégués régionaux, les inspecteurs et autres auditeurs, tous ceux qui les dernières années de sa vie professionnelle ont pourchassé mon père et l'ont usé, maudits idiots, qu'ils aillent donc en enfer, lui il aura droit à l'éden des vies chimériques.

Marc Pautrel, *L'Île au trésor* (2024)

Quelques années plus tard, le diable se vengera de mon père et lui volera lentement ses yeux. On ne se méfie jamais assez du diable qui guette de très loin les gens heureux et les traque sans relâche. Mais pour le moment, le bonheur de la lecture est là, et cela dure, des soirées durant, des heures et des heures toute la semaine, pendant des mois, des années, une ou deux décennies entières à lire.

Le silence règne, je vois mon père, il est assis sur une des chaises de la cuisine pourtant si inconfortables, il est plongé dans la lecture silencieuse, il est imperturbable, les sourcils froncés, dans un grand calme, oui, un calme presque mystique, il lit comme on prie. Il est plongé dans le déchiffrement et la vie pleine et extraordinaire des récits d'imagination. Il réinvente la quintessence, en quelque sorte, de la lecture solitaire, celle des livres les plus pauvres littérairement, les plus privés de toute valeur artistique, de toute utilité, les moins religieux et les moins sacrés possibles. Il ne lit que pour lui, il lit pour ainsi dire *en dehors de lui*, il n'est plus qu'un corps de lettres et de phrases toutes orientées vers leur seul plaisir. On ne peut rien opposer à celui qui lit, c'est l'ultime liberté, le privilège de pouvoir ne pas être dérangé.

Société des Amis du Texte : ses membres n'auraient rien en commun (car il n'y a pas forcément accord sur les textes du plaisir), sinon leurs ennemis : casse-pieds de toutes sortes, qui décrètent la forclusion du texte et de son plaisir, soit par conformisme culturel, soit par rationalisme intransigeant (suspectant une « mystique » de la littérature), soit par moralisme politique, soit par critique du signifiant, soit par pragmatisme imbécile, soit par niaiserie loustic, soit par destruction du discours, perte du désir verbal. Une telle société n'aurait pas de lieu, ne pourrait se mouvoir qu'en pleine atopie ; ce serait pourtant une sorte de phalanstère, car les contradictions y seraient reconnues (et donc restreints les risques d'imposture idéologique), la différence y serait observée et le conflit frappé d'insignifiance (étant improducteur de plaisir).

Roland Barthes, *Le Plaisir du texte* (1973)

Students who come to my literature classes, I find, read in all the ways they aren't supposed to.

Les étudiants qui viennent à mes cours de littérature, je le constate, lisent exactement à l'inverse de ce qu'il faudrait.

Michael Warner, « Uncritical Reading » (2004)